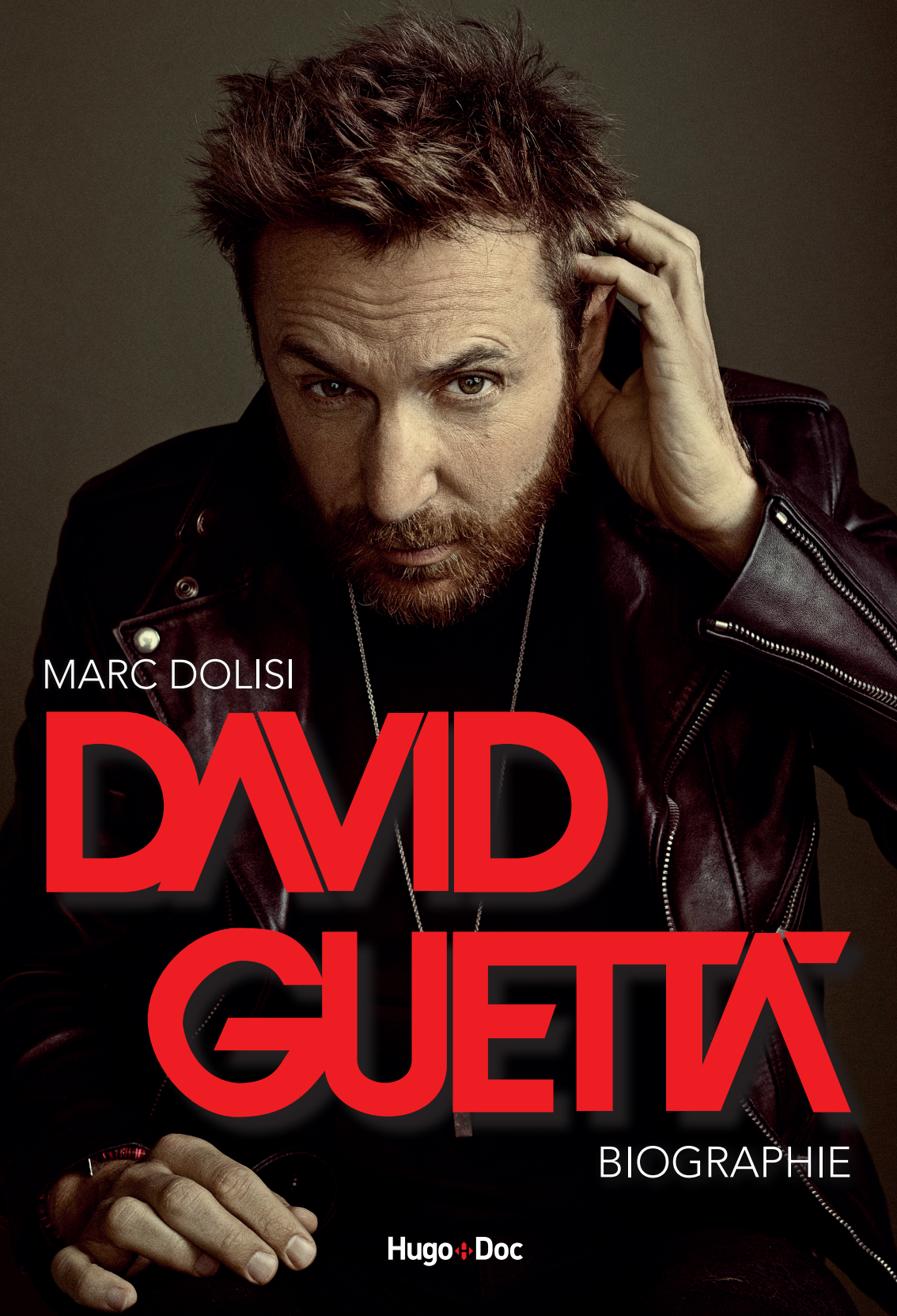


MARC DOLISI

DAVID GUETTA

BIOGRAPHIE

Hugo Doc


DAVID
GUETTA

Tous mes remerciements à Patrick Talhouarn,
Teddy Riebel, Dionisia et Jackie.

WARM-UP

J'ai un souvenir qui définit David Guetta, une anecdote qui illustre sa capacité de résilience fondée sur une détermination sans faille.

Paris, hiver 1996. David et sa femme Cathy ont pris la direction du Palace, le club mythique de la rue du Faubourg-Montmartre. Leur couple est en pleine ascension, leurs fêtes réveillent la capitale d'un trop long sommeil sous valium. Une fois par mois, en partenariat avec le Ministry of Sound, la boîte de nuit londonienne, ils organisent une soirée pour le magazine dont je dirige la rédaction. Ça marche bien, jusqu'à cette sale nuit où la fiesta tourne court. Il y a plusieurs raisons pour ordonner la fermeture administrative d'un club : nuisances sonores, normes d'hygiène non respectées, bastons, trafics de stupéfiants entre autres réjouissances. Pas de chance, ça nous est tombé dessus ce soir-là. La rumeur, qui est mauvaise fille, parle d'un célèbre photographe de mode qui s'est fait serrer, sac d'ecstasy à la main, par un flic des Stups dans les toilettes. Vérité ou fantasme sulfureux ? Peu importe, le résultat est le même. Fin de party, par ici la sortie, braves fêtards, rentrez chez vous, une tisane et au lit.

Nous nous retrouvons dehors, à l'angle du boulevard Poissonnière. Le trottoir luisant d'une pluie glacée colle aux chaussures. Il y a Cathy, David, ma femme Hélène et moi. Les mines sont aussi tristes que le ciel. Il est près de 1 heure du matin. Nous marchons jusqu'à la place de la Bourse où une brasserie est ouverte la nuit. La faim n'y est pas, l'envie de rire non plus. Reste celle d'être ensemble à essayer de se dire que ce n'est rien, demain il fera beau. On n'avale pas grand-chose. Une salade en plastique noyée dans une vinaigrette trop relevée. Cathy et Hélène rentrent à la maison chacune de leur côté, Cathy dans le coin du boulevard

Sébastopol, Hélène à Montmartre. David me dit qu'il va rue de Rivoli dans un petit studio d'enregistrement où il compose de la musique. Je ne savais pas qu'il en faisait. À l'époque, les DJ n'étaient pas connus pour ça, on leur déniait encore le droit d'être des musiciens à part entière.

Je l'accompagne à pied jusqu'à la rue de Rivoli. En chemin, il partage avec moi sa vocation qui, au gré de notre marche, prend le pas sur la déception d'une fête avortée. Pas un instant je ne me doute qu'il est en train de construire son fabuleux destin. Et lui, en a-t-il seulement conscience ? Au fond de moi, je me dis que cette activité est un pis-aller. Une échappatoire à un rôle d'organisateur qui, avec son lot de paperasses, de contraintes et d'emmerdes, commence à sérieusement le gonfler. Nous nous arrêtons devant le numéro 108. David me demande si je veux monter avec lui. Je suis fatigué. Je décline l'invitation, me privant d'assister à une étape cruciale dans ce qu'il va devenir.

Cinq ans plus tard, il est prêt. Il a un titre sous le bras, coproduit avec Joachim Garraud et chanté par Chris Willis, un type formé dans les chorales de gospel de son Midwest natal. Tout se passe en un battement de cils. Il vient de l'enregistrer, il croise Thomas Bangalter, l'un des deux Daft Punk. Au début des années 2000, les Daft règnent sans partage sur la planète électro. Thomas et David sont liés par la même passion, David a fait jouer les Daft à Paris et Ibiza juste avant le carton mondial de « Around the World ». Il fait écouter son titre à Thomas, qui le trouve très bon. Thomas appelle le patron de la maison de disques Virgin France, qui signe immédiatement un contrat avec David. « Just a Little More Love » sort le 14 juillet 2001, c'est son premier tube. David peut partir à son tour à la conquête de la planète électro, l'ouvrir au plus grand nombre selon son vœu originel et réinventer, à l'été 2009, la pop music en trois succès, « I Gotta Feeling » des Black Eyed Peas, « When Love Takes Over » et « Sexy Bitch » sous son nom.

Depuis, il n'a eu de cesse de se réinventer et de nous étonner, régnant sur Ibiza, Miami et Las Vegas, mixant à 10 000 mètres d'altitude dans un avion de ligne, jouant dans le Stade de France, produisant des titres pour le gratin du RnB, composant en 2016 l'hymne de l'Euro de foot.

Sa trajectoire est hors norme. Quand je vois ce qu'il a réalisé, où il s'est hissé, je ne peux m'empêcher de penser à cette sale nuit d'hiver 1996. Lui était déjà ailleurs, plus loin que nous, dans sa bulle portée par des vents favorables.

J'ai été un des témoins de l'ascension de David. Je l'ai vu passer d'une sorte de clandestinité musicale à la célébrité, de l'ombre de la cabine du DJ à la lumière de hits planétaires.

La première fois où je l'ai vu jouer en chair et en os, c'était aux Folies Pigalle au début des années 1990 du siècle dernier. David et son comparse, le directeur artistique Kien, tenaient la boutique, donnant un nouveau vernis au quartier historique des voyous en costard, des putes et de leurs souteneurs. Frédéric Beigbeder y organisait une fête pour le lancement d'un magazine qu'il venait de créer.

La dernière fois, ce fut à Paris le 28 novembre 2019 dans l'AccorHotels Arena transformé en volcan électro par le set de David. Durant l'after show, entre accolades et serrements de paluches avec la centaine d'invités triés sur le volet qui lui faisaient la cour, je pris date avec David pour évoquer les contours de ce livre. Quelques semaines plus tard, le monde entrait dans l'ère Covid-19 et le premier confinement nous contraignit à de modestes échanges par SMS et par mail.

Cet emprisonnement consenti de la moitié de l'humanité ne serait pas sans conséquences, il bouleverserait l'économie mondiale. Surtout, au prétexte d'une contagiosité démultipliée par un nombre trop important de personnes chauffées à blanc, transpirant et se frottant les unes contre les autres dans un lieu clos, cette assignation à résidence globale frapperait durement

l'économie du milieu de la nuit que constituent discothèques, festivals de musique électro, indispensables gogo danseuses et gogo danseurs, clubbers, néo-backpackers et DJ. En France, face à ce fléau, David est naturellement devenu un des porte-parole d'un monde qu'il refuse de voir mourir. Tout au long de l'année, avec ses sets virtuels suivis en streaming par des millions de gens, il a récolté des fonds pour lutter contre la pandémie. Et tenté de garder ouverts les yeux de la nuit. Le monde des paillettes lui doit bien ça. La culture populaire aussi. Le 31 décembre à minuit, la diffusion de son set devant la Pyramide du Louvre a réuni « en distanciel » 25 millions de personnes.

Ce livre n'est pas la bio exhaustive et journalistique d'une célébrité. Il raconte quelques étapes clés de la vie d'un type ordinaire devenu un phénomène extraordinaire. Je les ai choisies arbitrairement en respectant, sauf quand cela altérait le récit, la chronologie des événements.

Ce livre raconte aussi les quelques moments d'intimité que j'ai vécus avec lui. À ce titre, comme tout témoignage, il est subjectif.

J'ai promis à David de le lui faire lire avant publication, promesse tenue.

En tout cas, on s'est bien marrés.

TRACKLISTING

- David Bowie, « Fame » (single sorti le 25 juillet 1975, figurant sur l'album *Young Americans* sorti le 7 mars 1975, label RCA Records).

1

À L'ORIGINE

Mardi 7 novembre 1967.

L'arrangeur-producteur George Martin, cinquième homme des Fab Four, met la dernière main au neuvième album des Beatles dans les studios Abbey Road à Londres. C'est le dernier jour d'un interminable enregistrement, marathon commencé un an auparavant. George peaufine les mix de « Blue Jay Way » et « Flying ». L'album *Magical Mystery Tour* sort le 27 novembre aux États-Unis.

Ce même jour, aux États-Unis, en pleine campagne municipale, deux maires noirs sont élus, Carl B. Stokes à Cleveland dans l'Ohio et Richard Hatcher à Gary dans l'Indiana. C'est un séisme dans un pays pourri par la ségrégation. Six mois plus tard, Martin Luther King est assassiné à Memphis.

Je ne crois pas à l'alignement des planètes ni à une mystique fondée sur la synchronicité. Je constate simplement que, le jour de la naissance de David, les rois de la pop finissaient leur merveilleux album et que la lutte pour les droits des Noirs aux États-Unis faisait un sacré bond en avant. Certains verront dans ce hasard d'une date une coïncidence de signes qui ont fondé la vie privée de David et ses engagements, lui aussi sans doute, mais je n'en ai jamais parlé avec lui. Reste que, vingt-cinq ans plus tard, il se marie avec Catherine Lobé, métisse française née à Dakar, qu'il devient un des nouveaux rois de la pop à l'été 2009 et que, malgré la controverse, il défile le 4 juin 2020

à Londres pour soutenir le mouvement Black Lives Matter avec son ex-femme et leurs deux enfants. Tout cela est arrivé, pas de quoi céder à l'illusion d'un Ordre supérieur du temps.

David Guetta naît Pierre David Guetta le 7 novembre 1967 à Paris. Le monde le connaîtra plus tard sous le nom de David Guetta. En faisant l'économie de son premier prénom, Pierre, qui est celui de son père, il peut afficher l'acronyme DG, phonétiquement proche de DJ.

Il est Scorpion, ce qui lui jouera un sale tour des années plus tard avec Madonna, Lionne née le 16 août 1958. Elle souhaite qu'il réalise son prochain album. Ils déjeunent en tête à tête, lancent des idées, esquissent une direction musicale, écoutent des sons, fixent une date pour commencer à travailler en studio, tous les voyants sont au vert. En fin de repas, au moment de prendre le café, elle lui demande son signe astrologique : Scorpion. C'est rédhibitoire pour la Lionne qui se juge incompatible avec ce signe. Elle se lève, lui dit bonjour, au revoir, ravie d'avoir fait ta connaissance, mais désolée, ça ne va pas le faire, et s'en va. Leur collaboration avorte avant même d'avoir débuté.

L'enfance de David fut un long fleuve tranquille traversé d'épisodes fantasques. Papa est un personnage haut en couleur ; maman l'est aussi, en version bohème.

Son père, Pierre Guetta, est un Juif sépharade né à Tétouan au Maroc. Il travaille dans l'équipe de Michel Crozier, sociologue français qui fonda en 1962 au CNRS le Centre de sociologie des organisations. Ce groupe de chercheurs se focalisa sur l'étude de l'administration française face aux changements profonds de la société.

Engagé politiquement dans un mélange de révolte anti-colonialiste et de post-trotskisme, il milite pour l'Algérie algérienne. Sa première femme, Francine Bourla, est propriétaire de la galerie du Scorpion, dans le V^{e} arrondissement de Paris,

spécialisée dans l'art tribal d'Éthiopie et d'Asie. Avec elle, il a un premier fils, Bernard, né le 28 janvier 1951 à Boulogne-Billancourt, et une fille, Nathalie, née le 9 septembre 1958 à Paris. Bernard deviendra un journaliste politique renommé, couronné du prix Albert-Londres, reconverti sur le tard en député européen avec l'étiquette collective LREM/Modem/Agir. Nathalie, acrobate de cirque, s'exile à Naples à vingt-deux ans, où elle se fait connaître comme actrice dans *Don Matteo*, une série policière populaire en Italie. Leurs parents se séparent quand Bernard a onze ans.

Sa mère, Monique Guetta, est une Française née en Belgique. Elle crée dès l'adolescence des comités antifascistes. Elle verse rapidement dans l'écriture, se marie à dix-huit ans, étudie la philosophie à l'université de Liège, joue sur un coup de dés la suite de sa vie entre Italie et France. Le hasard lui destine la France, elle soutient son doctorat de psychologie clinique à Paris et embrasse la carrière de psychanalyste. Elle divorce et se remarie avec Pierre Guetta, alors sociologue.

David est le résultat de leur union. Sa mère dit se souvenir que, bébé, il prenait le casque audio et faisait tourner le disque qui était resté posé sur la platine. On pourrait penser que ce fantasme maternel est né après coup du désir de voir dans certains gestes de sa prime enfance la prémonition de ce que David allait devenir. À tort. La couverture de *DJ*[1], le livre dans lequel elle raconte son fils, montre le bambin coiffé d'un casque audio. Ses parents divorcent quand il a trois ans. Élevé sans trop de discipline par sa mère, sensible aux thèses libertaires de l'extrême gauche et fidèle à la *doxa* qui annonce les théories de Françoise Dolto, il multiplie les incartades, flirte avec la délinquance light du côté de la Porte de Vanves, devant le collège François-Villon.

Son père loue un local aveugle du XII[e] arrondissement à des groupes de rock inconnus. David y passe de temps en temps

1. Monique Guetta, *DJ*, éditions du Moment, 2011.

pour les voir répéter. Il y a là Téléphone et Taxi Girl, qui vont rapidement sortir de l'anonymat. Le garçon est attiré par leur musique comme par un aimant. Il a onze ans, il fume un peu, pour faire comme ces rockers en devenir qu'il admire.

Son père qui ne l'a guère élevé lui manque. Il lui faut un peu d'autorité paternelle, il finit par la réclamer. Dépassée par les incivilités de David, sa mère appelle son géniteur : « Prends-le, il a besoin de toi. Moi, je n'y arrive pas. »

Pierre accueille son fils, préado de douze ans. Il le recadre fermement, avec l'appui de sa nouvelle femme, Michèle. Pierre a quitté la sociologie en laboratoire pour l'exercer dans la réalité : il a ouvert en 1975 un petit restaurant place d'Aligre, entre Bastille et Nation, deux symboles qui lui vont plutôt bien.

De son côté, sa mère continue son petit bonhomme de chemin bohème. Celle qui confie avoir été sauvée par Rimbaud[2] quand ses parents, pour des raisons diverses, l'avaient abandonnée en pension à huit ans, écrit des poèmes qu'elle publie sous le titre *Abécédaire* chez Persée. Entre deux rimes, elle couche sur son divan de psychanalyste ex-taulards et toxicos, et enseigne, en catholique qui n'a pas toujours oublié de l'être, la danse africaine à des séminaristes et à des apprenties bonnes sœurs, parce qu'elle les trouve, dit-elle, « coincés ».

Elle quitte Paris pour La Garde-Freinet, lumineuse sentinelle varoise qui domine le golfe de Saint-Tropez. Là, elle écrit, elle peint. L'été, quand son fils ado la rejoint pour les vacances, elle se réjouit de le voir dévaler les étroites et tortueuses rues du village sur un skateboard qu'il s'est bricolé. Mais l'envie d'ailleurs rattrape Monique. Fatiguée par les incessants assauts du mistral et le soleil aveuglant, elle quitte le Var pour s'installer dans la fraîcheur venteuse de Pornic, en Bretagne. Elle loue

2. Article de Basile Caillaud dans *Ouest-France*, 14 octobre 2015.

une propriété. Dans la cabane au fond du jardin, elle écrit des poèmes. Parfois, elle se met au piano pour jouer le premier Prélude de Bach, une œuvre à l'opposé de ce que produira son fils qu'elle admire mais dont elle dit ne pas comprendre la musique, même si elle trouve, selon ses propres termes, « qu'il s'améliore » avec le temps, que ses dernières compositions sont « plus habitées ». Monique se définit comme une femme libre qui n'a jamais rien voulu posséder, ni maison ni quoi que ce soit, elle est une simple locataire du monde.

À douze ans, dès qu'il rentre du collège chez son père, David s'entraîne chaque jour à mixer avec les moyens du bord. Avec son argent de poche, il n'a d'abord de quoi se payer qu'une platine. Il jongle entre elle et un poste de radio. À l'époque, les disc-jockeys sont de simples passeurs de disques, les sans-grade du monde de la musique. Ce sont des types plutôt beaux gosses, juste bons à animer des fêtes l'été dans un camping de Palavas-les-Flots ou du Lavandou, souvent considérés comme des ratés dans le monde réel, celui du travail. Ils sont priés, sous peine de lynchage, de ne pas oublier le quart d'heure américain, avec sa litanie de slows permettant aux vacanciers d'emballer une fille sous la boule à facettes.

« C'était fou ! se souvient David. Le type qui, malgré tout, faisait le boulot pour que les gens fassent la fête, était dans l'ombre, relégué dans un coin crasseux. Les fêtards lui tournaient le dos sauf quand ils lui réclamaient un morceau ! »

David ne veut pas être un de ces disc-jockeys. Il est encore ado mais il sait déjà ce qu'il ne veut pas être : ce type qui pose des disques sur une platine et prend le micro pour exciter les fêtards entre deux chansons. Il n'a pas appris à jouer d'un instrument, il fait son éducation musicale en écoutant sur la bande FM les premières radios pirates fondées sur le modèle de l'anglaise Radio Caroline. On est à la fin des années 1970, en France, elles émettront dans l'illégalité jusqu'à la loi du

29 juillet 1982 autorisant les radios libres. Il est fasciné par les animateurs de ces radios pirates qui jouent une musique de dingue. Il découvre le funk, ce « rock noir » qu'on n'entend nulle part ailleurs. James Brown, Curtis Mayfield, Ike & Tina Turner règnent sans partage, Michael Jackson et Prince sortent leurs premiers albums, Earth Wind & Fire et Kool & The Gang annoncent les courants musicaux à venir : le disco, le hip-hop et le rap.

Mais un détail intrigue David : comment les animateurs de ces radios parviennent-ils à enchaîner les disques, le début de l'un commençant sur la fin du précédent ? Il met toute son énergie à tenter de comprendre les techniques du remix. Peu à peu, il se procure de quoi se payer le matériel de l'apprenti DJ, table de mixage, seconde platine. Il monte le son des enceintes à fond, les décibels poussent les murs de sa chambre d'ado, au grand désespoir de son géniteur. Son antre est une discothèque miniature dont il est le maître de cérémonie.

Il investit ensuite la cave de son père pour y organiser des soirées à dix francs l'entrée. Puis il se fait engager pour animer des mariages et des bar-mitzvahs. Téméraire, il passe James Brown, Stevie Wonder, Earth Wind & Fire, Kool & The Gang et Marvin Gaye à une audience qui attend Claude François et Gérard Blanchard pour pouvoir gigoter. Il y a déjà, pour ce gamin frêle et de taille moyenne au visage pâle, l'attirance du black power, de sa culture et de ses symboles, de ses MC et de ses déesses ondulantes. C'est trop tôt pour une époque trop blanche, le courant ne passe pas, David doit faire avec les caprices musicaux des mariés et de leurs invités. Mais sa vocation est née, sa décision prise. L'anecdote a été mille fois racontée : ses notes sont moyennes, sa prof de maths le convoque avec ses parents, le sermonne et lui demande quelle orientation il veut donner à ses études, il répond qu'il veut devenir DJ professionnel. Ses parents sont

consternés : « DJ ! C'est pas un métier ! » C'est vrai, ce n'était pas un métier, David va en faire une industrie. L'arrivée de nouveaux courants musicaux va l'aider à concrétiser cette ambition.

Le 30 novembre 1982, le label américain Epic, propriété du géant CBS, balance *Thriller* de Michael Jackson dans les bacs des disquaires. Cela fait l'effet d'une bombe dans le monde de la musique vaguement endormi par les bâillements de la new wave qui succède à l'ébullition punk. David a quinze ans quand il entend ce disque pour la première fois. C'est un choc, partagé par des millions de gens. *Thriller* reste à ce jour l'album le plus vendu au monde. Avec 66 millions d'exemplaires écoulés, il devance *Back in Black* d'AC/DC et *The Dark Side of the Moon* de Pink Floyd. Le disque tourne en boucle sur la platine de David. Dans sa chambre d'ado, il s'exerce à mixer sur les beats imparables et circulaires de « Thriller », « Beat It » et « Billie Jean ». Il a progressé dans l'acquisition du matériel, il possède une boîte à rythme et un sampler avec lequel il peut répéter à l'infini les passages qu'il sélectionne dans certaines chansons, s'ouvrant de nouvelles perspectives et mélangeant les genres. Grâce à Michael Jackson, l'acceptabilité de la pop ne dépend plus de la couleur de ceux qui la font, peu importe qu'ils soient blancs ou noirs. Pour la première fois, la musique d'un artiste afro-américain se hisse sur le toit du monde. À part pour les héritiers décérébrés du KKK, la soul et le funk ne sont plus considérés par les Blancs comme un rythme primaire. Il était temps. David va profiter de cette évolution, c'est la musique qu'il aime.

Deux ans plus tard se produit un autre événement qui va l'influencer. TF1 programme l'émission *H.I.P.H.O.P.* présentée par Patrick Duteil. Il se produit sous son nom d'artiste, Sidney, il est le premier animateur noir à officier à la télé française. Grâce à l'émission, la culture hip-hop se répand en France. David se souvient très bien du jour où il

a vu Sidney scratcher des disques sur une platine. Il confiera plus tard : « Ça m'a complètement éclaté le cerveau ! » L'ado ajoute cette technique à sa palette de DJ. Maintenant, il est prêt à se lancer, ce qui revient à se jeter dans la fosse aux lions. Manque juste un coup de pouce du hasard.

David est élève au lycée Maurice-Ravel, un établissement multiculturel du XX^{e} arrondissement. Un de ses amis travaille au hammam de la Grande Mosquée de Paris, dans le V^{e}. David s'y rend tous les dimanches. Là-bas, il fait la connaissance d'un masseur qui, le soir, est physionomiste au Broad, boîte gay située en lisière du nouveau quartier des Halles, au 3 rue de la Ferronnerie, entre les rues Sainte-Opportune et Saint-Denis. Le club a été fondé en 1981 par Jean-Claude Detais à la place du bar rétro Broadway Melody. L'ami de David vante ses mérites de DJ au palpeur-portier, qui intervient pour qu'il puisse faire un essai.

David a dix-sept ans, il est mineur, n'a pas le droit de voter ni de passer son permis de conduire. Aucune importance. Le Broad se contrefout de ces détails relatifs à l'état civil et lui donne sa première chance comme DJ remplaçant. Pour ceux que ça intéresse, un certain Florent Pagny y travaillait comme barman.

Après quelques mois, le club finit par engager David et le laisse organiser ses propres soirées. Le jour, il suit des études de droit à l'université Paris X Nanterre. Il n'est pas trop assidu. Pas grave. C'est au Broad et non dans un amphi qu'il trouve sa voie. Avec une idée fixe : que le DJ sorte de l'ombre. Il sera l'un des premiers en France à demander que les projecteurs soient braqués sur le DJ. Dans les clubs où il jouera, il finira par obtenir une place centrale sur la scène en surplomb du dance-floor, centre de gravité logique des clubbers parce qu'il partage avec eux ses émotions et le son qu'il détient. Bientôt, c'est le DJ qu'on regardera, c'est avec lui que les filles et les garçons voudront finir la nuit.

« Sans même parler de reconnaissance, ajoute David, l'absence totale de considération pour le DJ au début des années 1980 en France sera un de mes moteurs. Ça me rendait dingue ! À l'époque, personne dans les clubs ne connaît le nom du DJ qui joue. L'idée même qu'un DJ puisse être célèbre ou gagner de l'argent n'effleure personne. Je sentais que les gens ne respectaient pas ce que nous faisions et je m'étais juré que je ferais tout ce que je pourrais pour changer cette perception. Et je crois que j'y suis parvenu, mais jamais je n'aurais pensé que cela deviendrait aussi gros ! Aujourd'hui, il est rare que je joue devant moins de dix mille personnes. »

TRACKLISTING

- The Beatles, « Flying » (sur le double EP *Magical Mystery Tour* sorti le 8 décembre 1967 au Royaume-Uni, label Parlophone).

2
LES DÉBUTS

Ces éléments de l'enfance et l'adolescence de David sont déterminants. Ils donnent les clés du chemin qu'il va suivre, celui d'une contre-culture fondée sur les espaces de créativité et de liberté dans lesquels il a grandi. Il s'en est nourri pour s'inventer une vie dans un univers fantasmé, celui de la nuit, et se destiner à un métier qui n'existe pas, parce qu'il n'est pas reconnu comme tel. Pour donner corps à ce fantasme, il va peu à peu créer un empire dont il sera l'ordonnateur, le révélateur qui sortira cette profession de l'ombre pour la porter en pleine lumière. Il pose la première pierre de cet empire au Broad.

En 1986, il devient DJ résident du club. À Paris, on a changé d'époque, la clientèle est plus instruite musicalement que celle des mariages et des campings. David passe du funk à la house, ce mouvement musical venu de Chicago et de Manchester qui va changer le regard des gens sur le DJ. Ses soirées Acid House font du Broad la boîte la plus courue des discothèques homos de la capitale. C'est là que le jeune directeur artistique Kien repère David quand il mixe.

Kien est une personnalité atypique, cultivant le mystère et jouissant d'une aura sépulcrale héritée des groupes phares de la new wave, Joy Division et The Cure. Kien est originaire de l'Essonne. Il se définit comme un MC, un maître de cérémonie. Il a fondé une société spécialisée dans l'organisation d'événements, SMSO. Il se montre rarement à visage découvert. Il est amusant de constater que, des années

avant Daft Punk, il apparaît le plus souvent masqué en public. Son mantra : « Homme de l'ombre je resterai. » Parallèlement à son activité de promoteur, il s'essaye au rap et au slam avec un style précieux et poétique à l'opposé de celui qui est en vogue. Son audience reste confidentielle. Il flashe sur David et lui propose d'associer leurs talents. David accepte de faire un bout de chemin avec lui. Le duo fonctionne bien. Kien fait de la retape pour rameuter le plus de monde possible dans leurs soirées, David est là où il doit être : aux platines.

Le succès est immédiat, la jauge du Broad ne suffit plus, obligeant les deux compères à investir un lieu avec une plus grande capacité d'accueil. Ce sera le Rex Club, situé au sous-sol du Grand Rex, plus beau cinéma de Paris. L'entrée, un juke-box géant cerné de deux colonnes de lumière bleue, reproduit celle du Radio City Music Hall de New York. Le club a une jauge maximum de huit cents personnes. Il se trouve à l'angle du boulevard Poissonnière et de la rue du même nom. Kien et David y créent Unity, un rendez-vous acid house hebdomadaire. Un certain Laurent Garnier est de la partie.

David et Laurent sont des pionniers, ils sont les premiers en France à jouer de la house dans les clubs gays de la capitale, seuls lieux où l'on passe cette musique, c'est la fierté gay. Après Unity, David et Kien lancent les soirées Princess of the World au Central des Champs-Élysées, qui ne s'appelle pas encore le Queen, puis ils migrent au Boy, club gay de la rue Caumartin, à l'ombre tutélaire de l'opéra Garnier, pour les soirées Wunderland. Enfin, début 1990, le duo investit les Folies Pigalle dans le quartier du même nom.

Entre-temps, un petit nouveau dans la nuit parisienne entre dans la danse. Il s'appelle Cyrille Gordigiani, il est DJ à ses heures perdues. Lui aussi a des idées plein la tête pour réveiller Paname. Il propose à David de mixer avec lui dans différents endroits, dont les Bains Douches. David accepte. Avec Cyrille,

l'aventure est plus courte et, disons, plus étonnante. Le jeune homme, beau gosse fin aux cheveux longs, organise des soirées chaque lundi et vendredi aux Bains Douches, le club repris en 1984 par Hubert Boukobza et Claude Challe avec le soutien de Sylvie Grumbach, ancienne attachée de presse du Palace et papesse des relations publiques dans le milieu de la mode. Le trio a fait des Bains le lieu où il faut être vu.

En 1989, ce temple de la nuit parisienne se cherche déjà un second souffle. Cyrille et David y réalisent d'improbables mix à quatre mains et quatre platines. L'époque, délirante, le permet, mais les deux DJ ne sont pas au même niveau. Résultat, on est à mille lieues des sets à quatre platines de Little Louie Vega et Kenny « Dope » Gonzalez qui ont formé la même année à New York le duo Masters at Work. Des naïves et amusantes prestations des deux larrons, lisses et beaux comme des enfants de chœur, il subsiste une archive vidéo[3]. À l'été, Cyrille va sans le savoir jouer un rôle essentiel dans la vie de David. Il sera indirectement responsable de la rencontre avec Cathy, et la suite de l'histoire s'écrira sans lui. Cyrille prendra un tout autre chemin. Il a toujours les cheveux longs, une éternelle barbe de trois jours, et s'appelle désormais Swaïam. Il se définit comme sono-thérapeute et énergéticien holistique. Il pratique des massages sonores à l'aide de bois et de cristal dans le XVIII^{e} arrondissement de Paris.

Quand il fait ses premiers mix au Broad, David imaginait-il que tout irait si vite ? En cinq ans, il se fait la main derrière les platines des meilleurs clubs de la capitale, important en France un son nouveau. Savoir flairer les tendances pour avoir un coup d'avance est une de ses caractéristiques. Dès l'adolescence, il a détecté et compris ce qu'allait aimer le public et s'est employé à accélérer le processus d'assimilation. Il disait à

3. Émission *Cité Première* sur la chaîne Paris Première, 1989.

ses amis : « Je rêve que la musique que je joue devienne une musique populaire. » Il a tout fait pour y arriver, restant à l'affût des nouvelles tendances, les synthétisant, en mitonnant les ingrédients à sa sauce.

Du Broad dans les années 1980 aux plus grands festivals électro aujourd'hui, sa trajectoire suit le même désir de popularité. C'est le secret de sa longévité. Trente ans après ses débuts, il est toujours là, malgré l'arrivée d'une génération de DJ incarnée par Afrojack, Robin Schulz, Avicii et Martin Garrix, dont il pourrait être le père. Il les a inspirés, aidés, ils lui apportent du sang neuf. Il sait ce qu'ils ont traversé, les débuts difficiles, les galères, les échecs, les moments d'abattement où on a envie de tout foutre en l'air… « Tendre la main aux talentueux nouveaux arrivants, être un passeur, mettre ma notoriété à leur service, ça me semble normal, dit-il… À quatorze ans, pendant que mes copains jouaient au foot, je m'entraînais à mixer dans ma chambre à coucher. Je savais que cela mènerait quelque part. Et aujourd'hui, je continue à aider ceux qui suivent cette voie. »

David n'oublie pas qu'il était ce qu'on appelle un *bedroom DJ*. Il vient de là, il revient de loin, sans renier cette origine.

TRACKLISTING

- Fleetwood Mac, « Dreams » (single sorti le 24 mars 1977, figurant sur l'album *Rumours* sorti le 4 février 1977, label Warner Bros).

3

CATHY

Ils étaient faits l'un pour l'autre, ce fut un coup de foudre et leur couple allait résister à la pression du système pendant vingt-cinq ans.

À l'époque où c'est arrivé, on appelait « discothèques » les établissements de nuit. Un disc-jockey passait des disques sur une platine, parfois deux, pour que les gens dansent. Le type – c'était toujours un type, il n'y avait pas beaucoup de femmes derrière la petite console de mixage – n'avait pas de statut particulier, c'était un type anonyme à qui l'on disait de passer ce que l'on voulait pour pouvoir danser, et personne ne gigotait face à lui avec des yeux brillants d'admiration, bras levés vers le ciel pour le célébrer comme un messie. Comme d'habitude, les boîtes gays de Paris, question contre-culture, avaient une longueur d'avance et le DJ commençait à y obtenir le respect des clubbers. Ce n'était pas encore Chicago ou Manchester, mais ça bougeait dans le bon sens.

Pendant ce temps à Saint-Tropez, la nuit commençait à sentir le rance, les discothèques jouant jusqu'à l'usure la carte des paillettes et des vedettes, comme on disait en ces temps reculés pour désigner non pas les bateaux qui fendaient la Méditerranée, mais les personnalités en vogue. Il avait suffi d'un déhanché de Brigitte Bardot sur un mambo enfiévré dans *Et Dieu… créa la femme*, film de son mari Roger Vadim, pour que le petit village de pêcheurs devienne un temps la capitale d'une jet-set qui se momifiait saison après saison.

Les Caves du Roy et le Papagayo régnaient sur la station balnéaire varoise, belle endormie qui avait bien besoin d'un coup de jeune.

À l'ombre de ces discothèques à la légende poussiéreuse, le Bal eut sa part de lumière de 1986 à 1997 grâce à Sophie Rallo. Au terme de la dixième saison, le Bal change de main. Jean-Roch Pedri a trente et un ans. Il a fait ses armes à La Coupiane, quartier populaire de La Valette-du-Var, dans la banlieue est de Toulon. Jeune homme, il se destinait au football professionnel. Il est de la même génération que les Bleus de 1998, ils sont amis. Un événement va forcer son destin. Il a seize ans quand son père meurt brutalement. Il doit aussi faire le deuil de ses ambitions de footballeur. Avec son frère Dominique, il reprend les établissements de son père, un café donnant sur la rade de Toulon, et la Pitchounette, un cabaret dans le quartier de Saint-Jean-du-Var. Rapidement, il décide de le transformer en discothèque. Le 5 mars 1985, la Scala, clin d'œil à celle de Milan, ouvre ses portes. Jean-Roch a dix-neuf ans, il dirige l'endroit et passe de temps en temps derrière les platines pour chauffer les vinyles. Quatre ans plus tard, ce petit-fils d'immigrés toscans part à la conquête de Saint-Tropez. Il crée L'Hysteria dans l'arrière-salle de L'Escale, un restaurant chic. Elton John vient y fêter son anniversaire, le lieu est lancé, Jean-Roch est ici en son royaume. Trois ans plus tard, il est aux manettes du Papagayo. En 1997, il prend possession du Bal, qu'il rachète avec Dominique, et lance le premier VIP Room. Fin du monopole des Caves du Roy et du Papagayo… Jean-Roch fut le premier à croire en Cathy, il a flairé son sens naturel de la communication, il lui donne sa chance.

Dans les années 1980, Catherine Lobé n'est pas encore Cathy Guetta. Elle naît le 27 mars 1967 à Dakar, son père est un militaire d'origine camerounaise dont la figure tutélaire est le général de Gaulle, sa mère est alsacienne, ils forment un

couple mixte qui souffre des préjugés et compte peu d'amis. Catherine est élevée avec ses deux frères, Chris et Jean-Charles. Papa sert dans la marine, elle grandit non loin de l'Arsenal, à Toulon, plus grande base navale française. Parfois, l'affectation de son père sur un navire l'éloigne pendant plusieurs mois de son foyer pour une maigre solde. Plus tard, il est muté au mess des officiers de l'île du Levant, la plus à l'est des îles d'Hyères qui partage sa surface entre l'amirauté et le plus ancien village naturiste d'Europe.

Catherine est une belle métisse qui pense que sa couleur n'est pas un atout pour séduire les garçons. Elle passe des heures dans sa chambre à danser devant un miroir, déjà la tête qui fourmille de rêves de discothèques et de fêtes dont elle serait la reine. Sa route croise celle de Jean-Roch quand elle a vingt ans. Il l'engage pour tenir les vestiaires de la Scala, puis elle évolue au sein de l'établissement, devient serveuse au bar, passe serveuse pour les VIP, les Personnalités Très Importantes, en tout cas d'un point de vue régional. Après une parenthèse d'un an sur l'île de La Réunion avec son frère aîné Chris, disc-jockey dans une discothèque de plage, elle rejoint Jean-Roch à Saint-Tropez en 1989. Il lui demande de s'occuper de l'espace VIP de L'Hysteria. Dans ce pré carré, son aisance relationnelle est un aimant à stars. Le club accueille Johnny Hallyday et Adeline Blondieau, dix-huit ans, la fille de son pote Long Chris, qu'il épousera un an plus tard à Ramatuelle. Le parrain des fêtes de la petite cité, Eddie Barclay, en blanc des pieds à la tête, chevelure comprise, adoube l'endroit au bras de sa huitième épouse. George Michael chante ici ses hits « I Want Your Sex » et « One More Try »…

Catherine est là où elle a toujours voulu être. Le rêve prend forme. L'ambiance des night-clubs est une libération physique et mentale pour elle. Après son service, elle peut danser au su et au vu de tous, en étant regardée sans être jugée. Elle est complexée par son acné, les lumières tamisées

l'estompent. Et elle danse bien, accrochant tous les regards. Elle est heureuse, les garçons la fixent avec envie. Souvent, quand elle a fini son travail à L'Hysteria, elle se rend au Bal de Sophie Rallo au cœur de la nuit. C'est là qu'elle fait une rencontre qui va changer le cours de sa vie.

Cet été 1989, David Guetta est encore un inconnu sur la Côte d'Azur. Son nom commence à briller dans les boîtes de nuit gays de la capitale, ce qui alimente de fausses rumeurs sur son orientation sexuelle. Cyrille Gordigiani propose à David d'aller mixer avec lui dans une boîte à Cavalaire, sur la Côte d'Azur. La saison à Paris est finie, David accepte.

Cavalaire est une coquette baie blottie au creux du massif des Maures, entre cap Lardier à l'est et pointe du Dattier à l'ouest, immobiles et rouges étraves de micaschiste fendant le bleu de la mer. Les corniches qui partent, d'un côté, de Cavalaire vers le Lavandou, de l'autre, vers Saint-Tropez, sont de sublimes balcons naturels sur la Méditerranée. C'est un coin de paradis. Pas pour David et Cyrille. L'aventure tourne rapidement court. David passe certains morceaux acid house qu'il joue à Paris. Trop tôt. Les estivants qui descendent du camping Bonporteau pour faire la fête n'ont pas les oreilles suffisamment aiguisées pour se laisser porter par ce nouveau son aux BPM bien plus obsessionnels et sombres que ceux du disco. La house et la techno ne sont pas encore sorties de l'underground et ce n'est pas le style de musique qu'on joue dans les discothèques de province l'été. Ici, dans cette station balnéaire populaire, on se déhanche plutôt sur « Bamboleo » des Gipsy Kings ou « La Lambada » de Kaoma. Passage obligé pour le disc-jockey : « La Danse des canards », sous les vivats des fêtards dont le tube provoque les dandinements. Pour encourager le rapprochement tactile et les amours d'été, le slow a toujours droit à son quart d'heure américain. « Est-ce que tu viens pour les vacances ? » de David et Jonathan

dispute la palme à l'inoxydable « L'Été indien » de Joe Dassin. Dans ces conditions, difficile pour David d'imposer les titres acid house ou funk qu'il jouait au Broad et au Rex Club.

Ce genre musical avait connu son *summer of love* l'été précédent à Manchester et Ibiza, vingt et un ans après celui de 1967 à San Francisco. Au LSD, aux cheveux longs et aux jeans à pattes d'eph brodés de fleurs et du symbole graphique *peace and love* avaient succédé l'ecstasy, les cheveux courts et les tee-shirts floqués du smiley jaune. Les épopées psychédéliques du Grateful Dead et de Jefferson Airplane, la lave des solos de guitare de Jimi Hendrix, avaient cédé la place aux spirales tribales martelées à coups de BPM de Frankie Knuckles, Derrick May, Phuture, ou à la montée de volutes orgasmiques de Lil' Louis sur le titre culte « French Kiss ». L'été 1988 fut celui de l'amour techno, l'été 1989 est celui des raves qui connaissent en Angleterre leur apogée et leur déclin dans le même espace-temps. Margaret Thatcher veille. On ne badine pas avec la Dame de Fer. Elle ordonne à la police de mettre fin à ces rassemblements de dizaines de milliers de jeunes infiltrés par le crime organisé qui s'est attribué le trafic de stupéfiants.

Mais à Cavalaire comme dans la majorité des stations balnéaires populaires du littoral français, le DJ est toujours accessoire. Le physionomiste ou le barman ont plus la cote auprès des filles. D'ailleurs on l'appelle toujours disc-jockey, comme s'il travaillait sur un champ de courses. David déchante. L'acid house, ça ne passe pas : « Jeune homme, remets-nous plutôt un petit coup de "Danse des canards" pour la route ! »

David et Cyrille entendent qu'il se passe quelque chose à Saint-Tropez, un nouveau club joue cette musique. Ils sont à court de ressources et n'ont rien d'autre à faire. Ils plient bagage et s'arriment au joli petit port de pêche. Ils infiltrent le Bal, l'un des rares spots de la Côte d'Azur où l'on joue de la house. C'est ici, une nuit, que David fait une rencontre qui va

changer le cours de sa vie. Le journaliste Frédérick Rapilly en détaille les circonstances[4].

Il est plus de 3 heures du matin, le champagne coule à flots, les habitués font la fête. Le premier cercle de Sophie Rallo est de la partie, il y a le fidèle Roger Herrera, l'architecte le plus couru de Saint-Tropez, Philippe Paga, le type aux manettes de L'Esquinade, Philippe Corti, le DJ des blindfold-test des émissions de Thierry Ardisson. Il y a aussi Cathy Lobé. Elle est venue avec des amies, elle s'éclate ici après avoir fini son travail dans le carré VIP de L'Hysteria. Elle s'est changée vite fait dans la maison meublée où loge le personnel. Puis direction le Bal, sa boîte préférée pour faire la fête.

Dans son autobiographie[5] coécrite avec la romancière et journaliste Clara Dupont-Monod, Cathy se souvient : « Je suis en train de danser avec Charlotte… Soudain, je croise le regard d'un jeune homme plutôt frêle. Il se tient au bord de la piste, un peu dans l'ombre. Son regard est clair. Il me sourit… » C'est le coup de foudre. Réciproque. Il ne voit qu'elle, un de ses copains lui dit : « Cette fille, elle est pour toi. »

Au premier regard, tout semble les opposer : elle est aussi spectaculaire qu'il ne l'est pas, une jeune femme extravertie et un jeune homme réservé, une belle métisse et un blanc-bec. Ces deux opposés s'aimantent, leur complémentarité est telle qu'ils doivent s'assembler, elle peut arrondir ses angles, il peut affûter son exubérance.

David a vingt et un ans, Cathy, vingt-deux. Commence un chassé-croisé aux allures de parade nuptiale sous les étoiles en néon du Bal. Cela se passe à plusieurs reprises, cela dure plusieurs nuits. Cathy est séduite, mais elle prend soin de ne pas le montrer et s'évertue à éviter David. Simple question de

4. Frédérick Rapilly, *No Limit*, éditions First, 2016.
5. Cathy Guetta, *Bains de nuit*, éditions Fayard, 2008.

conscience professionnelle. Dans son métier, si on ne veut pas ternir sa réputation, mieux vaut ne s'afficher avec personne.

David décroche un mix au Papagayo dont Corti est le DJ résident. Entre-temps, Cathy a fait son enquête, elle sait qui il est et avec qui il traîne tous les soirs au Bal. Dans leur petite bande, il y a Cyrille Gordigiani – on lui dit qu'il est l'organisateur du bal des Étoiles à Paris –, il y a Jacques, un grand et beau mec, et Pascal. Elle sait que Cyrille et David sont descendus de Paris pour faire la saison à Cavalaire, mais ça a foiré, ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde que le public d'estivants. Rideau au bout d'une semaine. Elle sait que David est DJ, il joue au Broad, au Rex Club, aux Bains Douches et au Palace. Son nom circule sous le manteau des initiés dans la capitale, on le dit promis à une belle carrière. À travers ce DJ parisien, c'est la capitale qui la fait rêver. C'est là-bas que tout se passe et qu'il faut être. Saint-Tropez pourrait bien n'être qu'une étape.

Le soir où David joue au Papagayo, piquée par la curiosité, Cathy file dans le club pour voir mixer l'intrigant jeune homme. Elle l'évite depuis plus d'une semaine, ça a suffisamment duré, elle veut en avoir le cœur net. David est aux platines, il joue la musique qu'elle aime, alternant titres funk et house. Il est bon, très bon, d'un niveau nettement supérieur à la majorité des DJ locaux. Le dance-floor, même si on ne l'appelle pas encore comme ça, est un volcan. David jongle entre « French Kiss », l'hymne de Lil' Louis, et un rap de Public Enemy. Elle est conquise, elle n'a plus de doute, c'est lui l'élu. David sait qu'elle est là, à l'écouter et à danser sur ce qu'il joue.

Le lendemain, au Bal, David l'aborde. Il le raconte à la journaliste Nora Sahli dans le numéro de *VSD*[6] que nous publions le 10 juillet 2003. La couverture était consacrée au

6. Article de Nora Sahli dans *VSD* n°1350.

couple Guetta, c'était la première fois qu'il faisait la une d'un magazine populaire. Il lui dit : « Tu vas rentrer avec moi ce soir, et on ne va plus jamais se quitter : on va être heureux, cartonner dans la vie et faire des enfants. » David, qui est à la drague ce que Kim Jong-un est à la démocratie, nous confie n'avoir jamais dit cela à personne avant. Cathy l'embrasse et le plante sur place. *Once again !*

La suite, leur première conversation les yeux dans les yeux, leur première rencontre sans la moindre valse-hésitation, leur premier face-à-face sans que l'un des deux prenne ses jambes à son cou, appartient à leur intimité. Cathy raconte que, quand ils se sont embrassés pour la première fois, un spot a éclaté au-dessus de leurs têtes, signe que le courant passait entre eux. Elle n'en dira pas plus.

David quitte Saint-Tropez. Il part en Grèce passer quelques semaines de vacances avec son père. Quand il revient, ils ne se quittent plus, passent la fin de l'été à Saint-Tropez. Devenus SDF de l'amour, ils dorment chez des potes, dans une chambre de bonne, sur les banquettes du Papagayo ou dans des hangars à bateaux, Cathy confie qu'ils étaient heureux même s'ils sentaient le poisson. En septembre, elle s'installe avec David chez son père à Paris. Les parents du jeune homme ont du mal à accepter la liaison entre leur fils et celle qu'ils qualifient de « barmaid ». Au fond d'eux, ils espèrent que ce n'est rien de plus qu'une amourette de vacances. C'est le choc des cultures. Cathy se souvient avoir eu un complexe d'infériorité en intégrant cette famille d'intellectuels nourris par l'idéologie de Mai 68 avec option psy. Elle s'est construite dans un milieu modeste et travailleur. Elle dit : « Mon intelligence vient de la rue, et je ne dois pas en avoir honte[7]. » Ne se sentant pas à sa place, elle quitte le domicile du père de David et

7. Article de Manuela Kongolo dans *Paris Match*, 13 août 2009.

sous-loue, seule, un petit appartement. David finit par la rejoindre. Il démentira le pronostic paternel. Son amourette avec Cathy survivra aux vacances, à la rentrée, à l'automne, et durera un sacré paquet d'années.

TRACKLISTING

- Kylie Minogue, « Love at First Sight » (single sorti le 10 juin 2002, figurant sur l'album *Fever* sorti le 1er octobre 2001, label Parlophone/Capitol Records).

4

LA PISCINE

Cathy a toujours aimé le rose, c'est sa couleur préférée. C'est son côté girly romantique : princesse funky cherche prince bien sous tous rapports. Quand ils habitaient près du boulevard Sébastopol à Paris, des coussins de canapé aux luminaires, leur appartement était une bonbonnière. Dès qu'on passait la porte d'entrée, ça piquait un peu les yeux. Les Guetta vivaient dans un immense sachet de fraises Tagada. Elle disait : « Je suis une romantique, et comme ça n'a pas toujours été facile, on a galéré, maintenant je veux voir la vie en rose. »

Pour la vie en rose, il faut un amoureux. Cathy l'avait trouvé, il était son opposé, son complément, ils formaient les deux faces d'une même pièce. Se trouver, s'ajuster était une évidence. Le mariage après trois ans de vie commune coulait de source. Mais pas n'importe quel mariage, un mariage qui allait marquer les esprits, un mariage royal, comme une démonstration de leur savoir-faire dans la fête, un mariage aux allures de carte de visite.

Sauf qu'ils ne roulent pas encore sur l'or, c'est même le contraire. Ils dépensent le peu qu'ils ont pour gagner du terrain dans le monde de la nuit parisienne. La notoriété de chacun d'eux est naissante. David est un très bon DJ de l'ombre qui cherche la lumière et s'emploie à ce qu'elle soit braquée sur sa profession. Sa réputation ne dépasse pas encore le milieu underground. Cathy a été engagée aux Bains Douches par Hubert Boukobza et Claude Challe. Comme Jean-Roch avant eux, ils ont senti son potentiel. Elle débute comme

serveuse puis prend rapidement la responsabilité du carré VIP du club mythique. Là, elle fait ses classes dans le monde des Personnalités Très Importantes, se met dans la poche celles qui comptent et peuvent lui ouvrir toutes les portes. Son carnet d'adresses s'étoffe ; pour la musique, il y a David et ses amis DJ. Cathy veut faire de leur mariage son affaire, l'occasion de montrer ce dont elle et son mari sont capables. Elle le dit, c'est la première soirée qu'elle organise. À défaut d'argent, elle va se servir de ses nouveaux contacts et de sa débrouille naturelle pour que ce soit inoubliable, cela lui permettra de mesurer son influence et l'attraction qu'exerce son couple. Ce mariage est autant une union amoureuse qu'un baromètre des tendances.

29 juillet 1992.

Elle est croyante, il ne l'est pas, peu importe. Leur union est d'abord célébrée au temple selon le rite protestant. Puis c'est la fête. Lieu des libations : les Bains Deligny, piscine flottante amarrée quai de Seine, rive gauche, près du pont de la Concorde.

Il faut parler de l'endroit, vieux de deux siècles. Deligny est un nid à anecdotes extravagantes. Depuis certains angles de l'Assemblée nationale, les députés peuvent voir les femmes qui s'exposent seins nus sur le solarium de la piscine. Se rincer l'œil, cela rend les débats législatifs plus légers. Mais la piscine va finir par faire naufrage. À 5 h 30 du matin le 8 juillet 1993, l'alarme sonne, indiquant une voie d'eau dans l'un des treize caissons soutenant l'établissement. En moins de quarante minutes, sous le regard des sapeurs-pompiers de la brigade fluviale qui ne peuvent rien faire, le bâtiment coule au fond de la Seine. Un an quasiment jour pour jour après le mariage de Cathy et David…

La fête fut à la hauteur de ce qu'espérait Cathy. Huit cents convives selon les organisateurs, sans doute moins selon la

police, se pressent à la fiesta. Aux platines, le compagnon de route des débuts, Laurent Garnier, balance le son. Les trajectoires de Laurent et David sont parfaitement parallèles, ils ont fait leurs armes ensemble dans les mêmes clubs. David est Dr House, Laurent, Mister Techno. Son truc, c'est cette musique née à Detroit, l'originale, celle qui cogne, avec son beat implacable, Graal des puristes.

Cathy est sublime dans une robe de son ami Alaïa ; pour David, c'est Montana. Marcel Campion, roi des forains, leur a filé les décors de fête à Neu-Neu. La bamboche est à la hauteur de l'imagination fusionnelle du couple. Les Bains Deligny aussi leur sont prêtés. On l'a dit, sans un rond, ils ont joué sur l'amitié et les relations. Ça a marché. Certains ont eu l'intelligence de miser sur ce couple qui monte, à l'ambition servie par une volonté sans faille. En signe de désapprobation, la mère de David n'est pas présente au mariage de son fils. Cathy n'a jamais été la tasse de thé de cette intellectuelle soixante-huitarde. Son père, lui, est bien là. Il se distingue quand, passablement éméché, il saute tout habillé dans la piscine à minuit, provoquant l'hilarité de Cathy et la gêne de son fils.

Un mariage royal et rock'n'roll, qui va durer vingt-deux ans, leur donner deux enfants et leur ouvrir le chemin de la célébrité.

La suite de leur histoire appartient à la légende de la nuit parisienne, au même titre, avant eux, que les épopées des grands anciens, Régine, Jean Castel, Fabrice Emaer, Hubert Boukobza.

Bientôt, on dira les Guetta. Comme une marque de fabrique. Celle d'un renouveau de la nuit.

Mardi 28 août 2012.

Vingt ans plus tard, pour fêter la résistance de leur couple, ils se diront une seconde fois oui. La cérémonie se déroule à

Ibiza sur la terrasse d'un restaurant en surplomb d'une plage. Sont présents leurs enfants et quelques proches. Les deux remariés arrivent sur les lieux à bord d'un voilier.

Vingt ans ! Ils ont fait un sacré bout de chemin, ils sont allés plus loin que dans leurs rêves les plus fous. Ils sont à la tête d'un empire de la nuit. David est devenu une superstar. Sa célébrité dépasse celle de sa femme. L'équilibre dans leur couple est rompu.

Deux ans plus tard à un jour près, à l'initiative de David, ils se diront non.

TRACKLISTING

- Grace Jones, « La vie en rose » (sur l'album *Portfolio* sorti le 6 septembre 1977, label Island Records).

5

LES GUETTA

Leurs premières années n'ont pas été faciles. Quand ils se marient, Cathy gère le carré VIP du restaurant des Bains Douches, qui se trouve au rez-de-chaussée, David mixe de temps en temps dans la boîte au sous-sol. Après leur mariage, tout s'accélère.

En 1993, le promoteur Philippe Fatien confie à David la direction artistique du Queen, l'ancien Central situé au 102 avenue des Champs-Élysées. David y programme les meilleurs DJ internationaux. Un an plus tard, Cathy et David décident de voler de leurs propres ailes. Ils montent une société pour fusionner leurs talents et leurs savoir-faire respectifs. Ils engloutissent toutes leurs économies pour monter leurs soirées au Bataclan, au 50 boulevard Voltaire. La première fête vire au fiasco financier. Il se raconte que, pour s'en sortir, Cathy aurait tenu un petit stand de vente de cigarettes et de bonbons aux Bains pendant que David travaillait comme équipier dans un McDo. Légende tenace qui donne plus de relief à la suite, apporte un peu d'aspérité à leur success story. Mais ils se font un nom propre : les Guetta. Deux syllabes, phonétiquement proche de l'anglais *gotta*, « j'ai, je dois ». *I gotta feeling* : « j'ai le sentiment ». Ça, on en reparlera. Un nom facile à retenir, facile pour une importation à l'international. Un nom idéal pour une marque.

Au milieu des années 1990, les Guetta sont devenus cette marque de la nuit parisienne qui finira par s'exporter dans les

capitales de la nuit mondiale, dont Ibiza, l'île de la fête, chasse gardée des promoteurs catalans et des DJ anglo-saxons peu enclins à accueillir des nouveaux venus. Là-bas, les patrons de discothèques et les organisateurs de soirées ont le couteau entre les dents, deux familles plutôt mafieuses se partagent la belle Baléare depuis l'ère psychédélique résumée par le film *More* de Barbet Schroeder et la BO de Pink Floyd. David répétait : « Ibiza est un rêve et nous allons faire de ce rêve un objectif. » Il y parviendra.

Les Guetta : il y a une raison à l'accomplissement de ce nom. Au milieu de ces années 1990, quand on se rendait dans l'un des établissements où travaillaient Cathy et David, Bataclan, Palace, Bains Douches, on ne disait pas : « Ce soir, je vais chez Cathy et David », mais : « Ce soir, je vais chez les Guetta. »

On disait les Guetta comme on dit les Rothschild pour la banque, les Schneider pour la gestion de l'électricité, les Clinton pour la politique et l'adultère. Hormis la première soirée au Bataclan, tout ce qu'ils touchaient la nuit se transformait en or. Leur alliance professionnelle les rendit plus forts, à eux deux ils embrassaient les compétences indispensables pour réussir dans le milieu. Leur couple était autant professionnel que personnel. Au mariage d'amour succéda le mariage d'affaires. Ils eurent des enfants, deux, et des sociétés, dont Guetta Events, par exemple, domiciliée au 108 rue de Rivoli, là où David composa et enregistra ses premiers tubes, il n'y a pas de hasard.

J'ai connu Cathy et David séparément, David d'abord, aux Folies Pigalle, puis Cathy, aux Bains. Chacun de son côté se faisait la main. Quand ils travaillaient dans le même club, leurs trajectoires restaient parfaitement parallèles. Ce fut le cas aux Bains deux ans avant qu'ils s'associent. Le club légendaire de la rue du Bourg-l'Abbé se situe à quelques encablures du

boulevard Sébastopol, de ses échoppes qui vous font croire que vous êtes à Bombay et de ses coiffeuses africaines en boubou. Certaines nuits, tandis que David chauffe à blanc les platines du dance-floor au sous-sol, Cathy est aux fourneaux des relations publiques au rez-de-chaussée. Les Bains sont le terrain de jeu des PTI, les Personnes Très Importantes. Il y a le beau Jacques à la porte, grand Black classieux souvent escorté d'improbables bimbos, rescapé de l'escapade à Cavalaire en 1989. C'est le physionomiste, la vigie, le premier filtre. D'un coup d'œil dans la foule emplumée et emperlousée qui bat fébrilement le pavé dehors, Jacques sait qui peut entrer et qui ne peut pas, impitoyable sélection naturelle. On est ici au sommet de la chaîne alimentaire de la fête, l'égalité et la fraternité n'ont pas droit de cité.

À l'intérieur, il y a du créateur de mode, des top models et leurs corollaires, hommes d'affaires replets à l'affût de chair fraîche et golden-boys comme on disait alors avec une forme de respect et d'admiration, c'était bien avant la disgrâce de Lehman Brothers qui jeta un sacré discrédit sur eux, les damnés du front office, eux, les maudits de la finance, il y a de l'acteur, de l'actrice, du réalisateur, des chanteuses et chanteurs à succès qui ne passeront pas l'hiver, il y a le feu dans les yeux de Naomi Campbell et le beau visage de Seal sculpté par les scarifications, il y a Polanski et Johnny Depp que toutes les filles matent, il y a Alaïa et Linda Evangelista qu'aucun mec n'ose draguer, il y a le charmant strabisme de Christophe Lambert et les hanches ondoyantes de Monica Bellucci, il y a Jean-Michel Jarre, Dorian Gray moderne, l'intimidant et timide Sean Penn et sa femme Robin Wright, il y a tout ça et, au milieu, Cathy en grande ordonnatrice. Derrière ses paupières lourdes, Hubert Boukobza, le patron du lieu qui a eu le flair d'engager Cathy, la regarde agir avec une paresseuse bienveillance, il est content de ne pas s'être trompé sur son compte, miser sur elle était un bon investissement, pense-t-il.

Plus que de l'entregent, Cathy a l'intelligence des gens importants et un instinct de tueuse pour les repérer et les ferrer. C'est une chasseuse de stars. Elle les cajole et ils aiment ça, la reconnaissance est une vanité. Ici, aux Bains, en ce temps-là, la vanité est un puits sans fond.

Un étage en dessous, près de l'ancienne et étroite piscine, fonts baptismaux sur lesquels fut baptisé le club en 1978, David peaufine ses mix. Déjà, il balance un son incroyable, brillant dans les aigus, profond dans les graves, éclatant et aiguisé comme un faisceau laser, dense comme la nuit d'une discothèque. Dans quelques années, ce son sera celui de ses albums commerciaux sous son nom et sous celui de Jack Back, son alias deep house comme un retour aux sources, illustration de sa dualité musicale.

Au début, quand il montait à l'étage du restaurant où, souvent, mixait Chris, le frère de Cathy, David semblait sorti de son élément. Cathy était sur le front, lui se tenait en retrait. Ils venaient de se marier dans la turquoise javellisée de la piscine Deligny après trois ans d'une vie commune de bohème. Si on ne le savait pas, ils paraissaient si différents qu'on ne pouvait pas deviner qu'ils étaient ensemble. Lui, garçon pâle et un peu effacé, elle, grande fille exubérante. Cathy prenait toute la lumière, elle était faite pour les boules à facettes qui renvoient son image à l'infini. Au premier regard, elle semblait faire de l'ombre à David qui paraissait fait pour cette ombre. Mais, dès qu'il passait derrière les platines et balançait ce putain de son, il s'éclairait, son visage s'illuminait, on ne voyait plus que lui.

En 1992 – un peu leur préhistoire dans ce milieu de paillettes –, on disait : « Ce soir, je vais chez Cathy. » Malgré son agilité aux platines, David Guetta est encore un nom qui circule entre initiés dans un cercle restreint, comme sous le manteau. Deux ans plus tard, on commencera à aller « chez les Guetta », sans distinction de prénom. Enfin, dans les années 2000,

David Guetta effacera les Guetta, son prénom et son nom feront le tour du monde, peu à peu on ne parlera plus que de lui.

Cathy a joué un rôle essentiel dans la réussite de son mari. Il avait le talent, elle l'a fait fructifier, lui ouvrant certaines portes pour qu'il puisse l'exprimer. Elle a été sa femme et le moteur de ses ambitions. Elle l'a poussé et accompagné. Quand elle m'a présenté David aux Bains, elle m'a simplement dit : « C'est mon mari, il est DJ, c'est le meilleur ! »

C'était en 1992…

Deux ans plus tard, unis comme des siamois dans le business, les Guetta allaient poser les premières pierres d'un empire de la nuit.

« On avait suffisamment galéré pour arriver là. C'était le bon temps », se souvient David.

TRACKLISTING

- Chic, « Good Times » (single sorti le 4 juin 1979, figurant sur l'album *Risqué* sorti le 30 juillet 1979, label Atlantic Records).

6

LA BANDE

On attribue à Churchill la citation : « Derrière chaque grand homme se cache une femme. » Elle dit une autre époque où la question de la parité ne se posait pas avec autant d'acuité qu'aujourd'hui et n'attendait pas de réponse.

Longtemps, Cathy a fait front avec son mari, pas le genre à rester en retrait. Mais il est vrai que derrière David, il y avait tout un clan, un premier cercle. On n'arrive pas seul au sommet. Pour avancer, David s'est appuyé sur une famille affective et professionnelle composée au gré de ses rencontres, de ses affinités et du hasard. Une bande qui, par la force des choses combinée à l'usure du temps, finira par se disséminer. Rares sont ceux du début qui sont là encore aujourd'hui.

Passons sur Kien et Cyrille Gordigiani, déjà évoqués, dont le rôle consistait à organiser et promouvoir des soirées. Avec l'industrialisation du métier de DJ, ils vont s'effacer du tableau et la carrière de David va décoller sous l'impulsion de deux personnages clés, figures importantes du monde de l'électro : Jean-Charles Carré et Joachim Garraud. Ils sont les artisans de l'aventure discographique de David.

Jean-Charles Carré a une allure bon enfant. Un type rond, sympathique. Surtout, ne pas se fier à son apparence débonnaire. Carré est aiguisé, stratège. Il est le partenaire indispensable qui a permis à David de bâtir un empire musical sous son propre nom. Les deux hommes sont associés depuis le

milieu des années 1990 dans Gum Prod et tous ses satellites, Square Prod, Square Rivoli Publishing et Guetta Events. Carré est au carrefour de tout ce qui concerne la vie professionnelle de David, management, production des albums, organisation de ses tournées, booking des dates de ses sets, gestion des contrats. C'est lui qui répond aux innombrables sollicitations des patrons de boîtes de nuit, des organisateurs de festivals et des stars qui souhaitent travailler avec David. Son nom est crédité sous la dénomination Gum Prod derrière ceux de David, Joachim Garraud et le chanteur Chris Willis pour la composition de « Love Don't Let Me Go », le deuxième tube de David. Dans les bureaux du 108 rue de Rivoli, tout passe par lui. Depuis le carton mondial du quatrième album, *One Love*, sorti fin août 2009 dans une soixantaine de pays et certifié disque de diamant avec plus de 1,5 million d'exemplaires vendus, les disques d'or et de platine garnissent les murs de la société. Les tubes « When Love Takes Over », chanté par la Destiny's Child Kelly Rowland, « Sexy Bitch », avec Akon, et « I Gotta Feeling » des Black Eyed Peas, morceau dont la base est « Love Is Gone », n'ont pas simplifié le travail de Jean-Charles. Rihanna, Lady Gaga, Usher, Britney Spears, Ariana Grande, le gratin de la pop prend d'assaut son téléphone. Mais Jean-Charles reste un type rond, sympathique. Et aiguisé. Stratège.

Joachim Garraud est un musicien nantais. Pendant une dizaine d'années, il suit un cursus plutôt classique en classe de percussions et de piano au Conservatoire. Puis il s'oriente vers la musique électronique. Il monte à Paris en 1989 et tient les platines du Boy avec Laurent Garnier. Il a vingt et un ans. Il passe ensuite par le Rex Club. Sa trajectoire croise celle de David dans ces deux boîtes. Ils se côtoient et s'apprécient.

Garraud est techno, il cogne plus fort, David est house, ça va un peu moins vite et c'est, parfois, plus mélodieux.

Leur désir de rendre l'électro accessible au plus grand nombre les lie. Des années plus tard, Garraud confiera avoir eu autant de plaisir à composer avec Laurent Garnier qu'avec David Guetta[8]. Pour les puristes qui se pincent le nez quand il s'agit de tubes, c'est un grand écart. Ils ont tort, Garraud est un avant-gardiste. Au tout début des années 1990, il s'inspire des home studios anglais, ces studios d'enregistrement minimalistes constitués d'un ordinateur, de quelques effets, une boîte à rythme Boss Drum, un séquenceur et un clavier MiDi limité à deux octaves. Il crée le sien au 108 rue de Rivoli. Square Prod est né. David pose ici ses doigts pour ses premières compositions intéressantes, celles qui ont fait oublier ce qu'il considère comme une erreur musicale, « Up and Away », chanté par Robert Owens, un DJ associé au mouvement house de Chicago. Un titre sorti en 1994 dont, à moins d'être un fan irréductible et monomaniaque, on peut faire l'économie. Le titre ne marche pas, pendant plusieurs mois David renonce à son envie de faire de la musique.

Garraud sera la bonne fortune de David, son premier complice idéal pour la composition. À l'initiative de Cathy, David se rend chez Square Prod dans un premier temps chaque lundi après-midi. Finaude, la jeune femme comprend que son mari a besoin de s'extraire de temps en temps du business pesant de la nuit avec son lot d'impondérables et de mauvaises surprises. Il a mal vécu la fermeture administrative définitive du Palace fin 1996, qu'il considère comme l'un des événements les plus tristes de sa carrière. Elle sait que ces séances d'enregistrement avec Joachim sont une bouffée d'oxygène pour son mari. Ça lui permet de lâcher la pression. Au fond, son truc, c'est jouer, pas organiser.

Cathy voit juste. David devient accro à la composition. Les morceaux sont de mieux en mieux, le son, le tempo et les

8. Article de Georges Louche-Derval dans *Trax*, 9 août 2018.

mélodies accrochent l'oreille. Rue de Rivoli, en 2001 et 2002, David et Joachim réalisent et produisent le premier album de David sous le label Gum Prod, *Just a Little More Love*. Joachim se souvient que le tube « Love Don't Let Me Go » a été écrit, enregistré, réalisé et mixé en une seule journée. Suivront *Guetta Blaster* en 2004 et *Pop Life* en 2007. Sur ce dernier album apparaît Fred Rister. Le Nordique collabore au tube « Love Is Gone » et réalise son remix. Peu à peu, l'influence de Rister auprès de David prend le pas sur celle de Garraud. Rister rejoint le clan, en devenant un rouage essentiel.

De son côté, Garraud poursuit sa route sur le même principe du grand écart entre électro underground et musique populaire. Il a mixé dans des raves à Moscou et Berlin et joué devant plus de 2 milliards de téléspectateurs pour *Les 12 Rêves du Soleil* de Jean-Michel Jarre, le concert du millénaire devant les pyramides de Gizeh, dans la nuit du 31 décembre 1999 au 1er janvier 2000. En 2005, Joachim réalise dans un autre registre deux remix de la chanson « Fuck Them all » à la demande du staff de Mylène Farmer. Depuis 2017, il organise sur l'île des Impressionnistes à Chatou, dans les Yvelines, l'Elektric Park, un festival de musique électro.

Aujourd'hui, après Joachim Garraud et Fred Rister, emporté par la maladie, un nouveau membre a intégré l'équipe de compo de David, le DJ danois Breum Morten.

Dans la bande du début des années 1990, il y eut aussi le DJ Claude Monnet, poisson pilote de David qui le prit sous son aile. Il y eut La Shampouineuse, de son vrai nom Michel Poulain (rien à voir avec le directeur artistique de Claude François à la fin des années 1960) et Olivier Boscovitch, deux designers dont les flyers ont marqué l'époque. Ces tracts imprimés hauts en couleur et en imagination vous donnaient une furieuse envie d'aller vous agiter dans les clubs où mixaient David et ses camarades. C'était avant Internet, c'était nos

réseaux sociaux à nous. La Shampouineuse et Boscovitch ont créé l'imagerie de la French Touch, ce mouvement français devenu viral et dont les figures majeures étaient Dimitri from Paris, Christophe Le Friant, *alias* Bob Sinclar, Martin Solveig et, au sommet du genre, Daft Punk. Il y eut encore l'élégant et caustique Antoine Baduel, infatigable promoteur de l'électro sur Radio FG, acronyme de Fréquence Gaie puis de Future Génération. FG ouvrit ses ondes à de nombreux DJ, dont David. D'abord confidentielle, la radio grandira avec le mouvement EDM. Il y eut l'indispensable Jean-Guillaume Charvet, dit « Jean-Gui », qui tient le rôle d'agent et de manager en complément de Jean-Charles Carré. Les deux hommes sont toujours aux côtés de David.

Il y eut enfin des patrons de clubs. Ils ont joué un rôle essentiel pour David. Sa trajectoire va de Philippe Fatien, patron du Boy et du Queen, à Yann et Romain Pissenem, les frères lorrains qui ont créé dans les années 2010 les deux nouveaux super clubs d'Ibiza, Ushuaïa et Hï. Ils ont grandi dans le petit village d'Azelot en Meurthe-et-Moselle, qui compte quatre cent vingt-deux habitants, et emploient aujourd'hui mille cinq cents personnes sur l'île… Eux aussi ont rejoint le clan.

Certains de ceux qui étaient là au début de l'aventure sont restés sur le bord du chemin. David a la mémoire longue. Il sait ce qu'il leur doit. Il dit : « Sans tous ces mecs, je ne serais pas arrivé là. »

TRACKLISTING

- Jimi Hendrix, *Band of Gypsys* (album sorti le 25 mars 1970, label Capitol Records).